

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le silence des artistes

André Vanasse

Number 66, Summer 1992

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38923ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Vanasse, A. (1992). Le silence des artistes. *Lettres québécoises*, (66), 3–3.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>



Le silence des artistes

BIZARRE COMME LE VENT a tourné en quelques décennies. Sûrement, plusieurs d'entre vous se souviennent de l'époque faste des grands rassemblements. Des milliers de personnes s'agglutinaient, qui sur le mont Royal, qui à l'aréna Paul-Sauvé. Et voilà qu'une onde nous soulevait et nous nous balançons avec la beauté des grandes marées. S'élevait dans l'air une chanson qui nous portait sur ses ailes. Le cœur nous palpitait, la voix nous tremblait. Nous avions le sentiment d'échapper au temps pendant que, soudés les uns aux autres, nous ne formions plus qu'un seul et beau corps. C'était merveilleux. Tout était possible. Nos paroles changeaient le monde. Nous étions plus malins que Merlin. Il nous suffisait de dire «Québec, lève-toi» pour que, comme l'avait vécu Ali Baba, les portes de notre territoire s'ouvrent avec grand fracas. Devant nos yeux émerveillés, les plus fabuleux trésors.

Puis il y eut le référendum de 1980. Ce fut une amère défaite. Plusieurs perdirent la foi. Puis vint le coup de force mené par le Parti québécois qui sabrait dans nos salaires. Nous étions hargneux, les professeurs autant que les fonctionnaires. C'était la récession. Elle frappait l'économie, mais aussi les esprits. Il y eut un grand silence. Les chansons perdirent la voix. Tout s'éraillait. Foin des rimes et de la poésie. Chacun rentra chez soi. Nous pénétrions de plain-pied dans l'ère de l'économie de l'énergie.

Aujourd'hui — c'est-à-dire un peu plus de dix ans après cette triste défaite — on parle à nouveau de référendum. On en parle même beaucoup. Trop, disent certains. *Ad nauseam*, clament les autres.

Tous auront remarqué que les intellectuels et les artistes se sont enfuis par la porte de service. Envolés, les artistes. On ne les entend plus clamer haut et fort : «Donnez-moi un lac, rendez-moi ma montagne, j'en ferai un pays.»

Les nouveaux ténors, ce sont ceux que vilipendaient naguère les écrivains et les artistes. Ils portent cravate anthracite et costume sombre. Ils sont sérieux. Ils sont posés. Ils disent de grandes vérités chiffrées. Ils s'appellent Dufour, Dubuc ou Jeannot. Ils pensent en colonnes et ponctuent toujours en décimales. Ils savent qu'ils détiennent le pouvoir. Ils n'en abusent pas. Ils parlent bas. Ils se disent que le Québec marchera à leur pas.

À vrai dire, je ne leur en tiens pas rigueur. Pourquoi faudrait-il qu'ils se taisent ? Parce que leurs anciens rivaux, les artistes, se tiennent cois ?

Et on assiste alors à cet incroyable tête à queue : voilà que les hommes d'affaires discutent d'autonomie politique pendant que des

artistes dénoncent le rapport Arpin sous prétexte que la mainmise culturelle du Québec créera un danger pour leur industrie. Les représentants du théâtre et du cinéma exigent rien de moins que le maintien de la structure gouvernementale bicéphale. Deux *sponsors* valent mieux qu'un, disent-ils cyniquement...

Je ne parle pas beaucoup de politique par les temps qui courent. J'ai pensé, pendant un certain temps, que c'était parce que j'avais trop à faire, parce que chaque rendez-vous avait son temps et son prix. Je constate que je me suis menti. La raison de mon silence est que l'attitude des gens de mon milieu m'agace au plus haut point. Chaque fois qu'il est question de souveraineté, j'entends un auteur me dire : «Tu sais, André, je ne suis pas tout à fait sûr de voter pour la souveraineté. Qu'est-ce qui va arriver de ma bourse de création ?» Tel autre me prévient : «N'oublie pas que je suis traducteur. C'est mon gagne-pain. Un changement politique ne fera pas mon bonheur...» Puis cet éditeur qui me relance : «Qu'est-ce que tu vas faire, André, sans les programmes multiples dont tu bénéficies grâce aux largesses d'Ottawa ? Et puis, peux-tu faire confiance à un gouvernement québécois qui a eu l'indécence d'oublier d'inclure les éditeurs dans la liste exhaustive des organismes culturels lors de la rédaction du rapport Arpin ?»

Chaque fois, les bras me tombent. Car les écoutant, c'est la voix de mes parents que j'entends : «Dis-moi, André, qui paiera notre pension de vieillesse ?», m'interrogeaient-ils l'angoisse dans la voix. Et j'avais beau tenter de leur expliquer que c'était de nos taxes qu'Ottawa tirait leur pension, ils n'en démordaient pas.

On a mille fois raison de dire que «plus ça change, plus c'est pareil». Il aura suffi que nous vieillissions de quinze ans pour que les aberrations lancées par nos parents nous paraissent tout à coup pleines d'intelligence et de sagesse !

Le plus bel âge, disait Proust, est celui de l'adolescence. Car c'est celui où nous fûmes poreux, c'est-à-dire curieux, vifs et perméables à toutes les idées nouvelles. Après, nos os se sont calcifiés. Et se sont lentement espacés nos moments de folie.

Aujourd'hui, nous préférons troquer notre idéal contre du crédit.

Depuis lors, nous mangeons bien, nous rêvons peu. Nous sommes heureux !

Le Directeur,
André Vanasse